

Psychanalyse et rejets

par Mélika Abdelmoumen

Lorsque j'étais à la maternelle, il fallait remplir tous les trois mois un questionnaire dans lequel on demandait aux petits ce qu'ils voulaient faire quand ils seraient grands. Je mentirais si je disais que je savais déjà vouloir être écrivain, ou que j'inscrivais ce mot sur la ligne vide du bas de la page. Non. Sur la ligne blanche, celle de l'avenir vacant, j'écrivais, invariablement, le même mot, et sans jamais faire de faute d'orthographe : PSYCHANALYSTE.

C'est que c'était là le métier de mon père. Et c'est qu'à cinq ans, comme bien des années plus tard, je voudrais désespérément aimer tout ce qu'il aimait, si possible avec la même fougue. Seul le temps m'a permis de faire le tri dans les passions originelles et de ne garder que celles qui, même à l'aube de la trentaine, me colent toujours à la peau.

Quand j'étais petite, je tordais le bras à mon père pour qu'il m'explique ce qu'il faisait dans la vie. Je voulais éclaircir le mystère, pour pouvoir savoir quoi faire à l'école quand les profs, après avoir entendu tous les enfants parler de ce que faisait leur papa, me regardaient avec tristesse et pitié... La plupart d'entre eux ne savaient pas plus que moi ce que PSYCHANALYSTE voulait dire — *un mot long et indéchiffrable comme ça, ça n'annonce rien de bon*, devaient-ils se dire... (Rejet numéro un)

Mon père me répondait toujours avec la circonspection que ce métier commande. Et sans que je sache pourquoi, sa discrétion s'auréolait dans ma petite tête d'un côté secret, interdit, d'un côté grimoire. Alors je me suis mise à échafauder le mythe, ma théorie psychana-

lytique, à moi Abdelmoumen junior, celle qui ressemble à un dogme, à un rite initiatique, celle qui ne tient pas debout. Et quand mon père m'expliquait que ses patients étaient des gens qui venaient le voir dans son bureau pour parler et que par respect pour eux et par obligation professionnelle il ne me dirait rien de plus que cela, j'avais l'impression de me cogner le nez à la porte d'un château de roman d'Ann Radcliffe. (Rejet numéro deux)

Je me suis donc mise à détester, par dépit, le *grand secret* de mon père et de tous ces collègues-amis que nous recevions de temps en temps à la maison... Leurs conversations auxquelles je ne comprenais rien. Cette complicité de laquelle je me sentais exclue. Cette impossibilité de faire partie du *cercle*... (Rejet numéro trois)

J'ai d'ailleurs connu plusieurs autres enfants de psy qui, comme nous, entretenaient un rapport conflictuel, passionnel, éternellement infantile avec leur(s) parent(s) et les psy en général... Comme si, tous, nous n'étions jamais revenus de cette impossibilité de faire partie du *clan*. De ce groupe d'amis qui partageaient un sens de l'humour, un esprit critique, une capacité d'analyse, un regard sur le monde, *une science* que nous ne trouvions nulle part ailleurs... Je ne sais pas si ces autres enfants d'analystes ont, comme moi, compensé en devenant des observateurs maladifs, s'ils ont passé le plus clair de leur temps à se sentir extra-terrestres partout où ils allaient parce qu'ils ne faisaient pas partie du monde « ordinaire » et qu'ils y étaient de toute manière hyper inconfortables, eux qui étaient au courant de l'existence du club secret de leur(s) parent(s) sans avoir le droit d'y entrer... (Rejet numéro quatre)

J'ignore s'ils ont eux aussi souhaité toute leur vie faire partie d'une communauté dont les membres, même s'ils ne se connaissent pas tous, ressentent une espèce d'amitié abstraite les uns pour les autres, simplement à cause de leur marginalité. Simplement à cause de ce sentiment qu'ils ont de posséder un secret bien gardé, du genre de ceux qui habitent les êtres qui ont décidé de se pencher sur la vie avec les yeux grands ouverts, de jeter régulièrement un regard inquisiteur sur leur propre nombril... Autrement dit, je me demande si les enfants de psy que j'ai croisés sont devenus artistes ou, carrément, analystes eux-mêmes mais ça, ça doit être bien rare. Je ne connais pas un seul enfant de psy qui ne se sente pas inférieur, qui ne soit pas un peu complexé par les psy et les connaisseurs de la psy... Et je suis sûre que je suis devenue auteure parce que c'est le seul métier, à part celui de mon père, qui donne lui aussi l'impression de faire partie d'un clan, d'avoir des amis qui, eux aussi, savent... Le clan des *Brains*.

En plus de tout le reste, mon père était un amoureux des lettres. Non. Un passionné. Un obsédé. Le mot amour me semble dix fois trop faible pour décrire le rapport qu'il avait à la littérature. Il a très tôt vu chez moi le tempérament rêveur, introspectif, *romanesque*, et malgré toutes ses inquiétudes face à mon avenir, il m'a toujours représenté ce qu'il ne savait pas encore être mon futur métier comme étant auréolé de noblesse, de sacrifice et de liberté... Je ne sais pas si c'était voulu. S'il se rendait compte de la manière qu'avaient ses yeux de s'illuminer dès qu'il parlait d'un auteur. À quel point ça m'impressionnait, me donnait envie de devenir l'un d'eux. En fait, tout cela me fait réaliser un truc pas trop rassurant... L'impression que j'ai voulu devenir auteure pour impressionner mon père autant que l'impressionnaient les romanciers dont il me par-

lait. Que ça c'est passé comme ça au départ, et que c'est bien plus tard que j'ai fait mien ce désir de faire partie de la *communauté* littéraire...

Et comme Hubert Aquin dans *Profession : écrivain*, mon père avait beau considérer ce métier comme le plus noble de la terre, il n'aurait pas du tout été charmé à l'idée que sa propre fille le fasse sérieusement. Aquin dit dans ce texte que devant l'éventualité de voir son fils devenir écrivain, il lui opposerait la possibilité et les avantages du métier de banquier. Raté, bien sûr. Comme ce fut le cas pour mon père qui a tenté de me pousser vers les sciences, histoire de m'assurer un minimum d'avenir... Mais il y a un truc dont ni lui ni Aquin ne semblaient se rendre compte : leur propre amour des lettres, cette espèce de passion pour la littérature et tout ce qui vient avec (marginalité, liberté, différence, contribution au monde des idées, à la société, lucidité coûteuse) était tout ce qu'il y a de plus contagieux. Ils nous ont transmis leur maladie. Ils ne se rendaient pas compte qu'un papa du genre d'Hubert Aquin et du mien, c'est impressionnant. C'est pas comme les autres. L'amour inconditionnel et coûteux de la liberté a quelque chose de contagieux et de romantique. Ça nous impressionne tous, surtout quand on est jeune. Ajoutez à cela le fait que mon père à moi était, en plus, analyste, et vous comprendrez pourquoi en plus d'être devenue romancière malgré tous les bâtons que j'ai l'impression qu'il m'a lui-même mis dans les roues sans s'en rendre compte, je pratique l'écriture cathartique. L'autofiction. Dans mes livres, je (psych)analyse comme je le peux tout ce qui me tombe ou m'est tombé sous la main. Et c'est LOIN de faire l'unanimité ! (Rejet numéro cinq)

Évidemment qu'en plus de tout ça, mon père m'a donné envie de lire. Des romans, de la poésie, des es-

sais... Et un certain monsieur qui a élaboré la science du *clan*, un monsieur qui, dit-on, était lui aussi un maniaque des lettres...

Quand j'ai essayé de lire Freud à 8 ans, 10 ans, 14 ans, 16 ans, 19 ans, et que c'est à partir de ces textes un peu anachroniques que je me suis forgé une image mentale représentant le bureau de psy et ce qui s'y passait, je ne savais pas encore le choc que j'aurais en me retrouvant moi-même dans un de ces bureaux ! Car oui, j'ai entrepris une thérapie. Par romantisme, par désir d'être assez lucide pour faire partie à la fois du clan des *Brains* et de celui des psy...

Dans ce bureau de thérapeute, donc, j'essayerais désespérément de transformer une expérience bien réelle pour la forger à l'image de mes imaginations saugrenues. Ma lecture prématurée de Freud, l'idée que je me faisais de mon père se sont mêlées dans ma petite tête pour donner de drôles de résultats... Freud étalait sur papier tous les secrets de ses patients, et leur prêtait des tas d'intentions un peu dégoûtantes pour une jeune lectrice un peu naïve (surtout les sexuelles et les incestueuses qui revenaient fort souvent)... Mon père et ses collègues me tenaient loin de leur cercle, refusaient de me transmettre leur secret... Résultat : l'idée que je me suis faite de la figure du psychanalyste. Une personne devant laquelle on se trouve dans un bureau, qui écoute sans trop parler, qui refuse de répondre à vos questions, et qui n'en pense pas moins que vous mentez à tous et à vous-même, qui attend que vous soyez parti pour formuler sur papier, pour un magnétophone ou devant le *cercle*, l'opinion qu'il se fait de votre piteuse personne... Qui *expose* votre *intériorité*, celle dont vous avez si honte que vous ne voulez même pas vous la montrer à vous-même... Celle que vous auriez préféré comprendre *tout seul*, sans avoir eu

besoin d'un membre de ce clan dont vous n'avez pas le droit de faire partie...

Le sujet manifeste malgré lui une forte résistance à voir en face la réalité mise en évidence par la séance, et selon laquelle le sujet se place systématiquement en position de victime afin de rejeter sur un élément extérieur la responsabilité des douleurs qu'il éprouve. Quoique le sujet fasse semblant d'écouter et d'accepter la vérité telle qu'exposée par le thérapeute, il est clair que le sujet joue et refuse d'accepter qu'il est un être pervers et masochiste...

(Rejet numéro six)

Pathétique, je sais. Imaginez les difficultés éprouvées par mon analyste à moi, une personne bien vivante, en chair et en os, qui a dû se heurter des mois et des mois à mon inébranlable résistance, à mes réticences, à ma froideur défensive, à mes intentions ricaneuses de la déjouer en la laissant penser qu'elle me déjouait ! Dieu merci, il y a une lueur d'espoir pour la vedette du clan des *Brains*, la 007 du canapé – d'ailleurs, la thérapie telle que je l'ai connue se passait assise face à face avec l'autre, dans un fauteuil bien ordinaire et bien droit ! – J'ai fini par m'entrer dans la cervelle que je n'étais pas là comme agent-double, pour *déjouer*, pour me venger d'un *rejet*... Et un drôle de déclic a fini par se faire dans ma tête de fille de psy : si j'ai envie d'y comprendre quelque chose, je n'ai qu'à lire quelques livres, à poser quelques questions, à assister à quelques conférences, et à PRENDRE MA PLACE comme une grande ! Je n'ai qu'à relire Freud, comme on relit Proust une fois qu'il n'est plus une lecture universitaire obligatoire et indéchiffrable, en mesurant la distance parcourue par le biais des réactions d'illumination que provoquent certains passages. Je n'ai qu'à attaquer Lacan, ce monsieur qui m'a toujours semblé parler chinois, comme j'ai un jour fini par atta-

quer Derrida et par me faire, malgré les zones d'ombre, une ou deux petites idées sur ses grimoires à lui.

Le rejet originel qui a marqué toute ma vie, qui a fait de moi la femme que je suis, qui m'a fait entrer en conflit avec toute forme d'autorité (autorité = père = psy ?), qui m'a donné ce quasi incurable esprit de contradiction, qui m'a transformée en romancière, en 007 parano, en mésadaptée sociale, tout cela était une malheureuse erreur... Et puisque le monde ne vous attend jamais, puisqu'il ne pense jamais à vous désigner un fauteuil en vous disant : « Mais voyons, ne restez pas ainsi dans votre coin, prenez une place ! », j'ai perdu tout ce temps à souffrir dans mon coin comme une conne !

J'aurai bientôt trente ans et, bien sûr, mes rapports à la psychanalyse, à mon père et à ma propre écriture-catharsis (je me demande s'il y en a une autre sorte, mais bon) commencent à changer. Pas de conclusion à la Walt Disney, toutefois. Désolée. Je vous annonce que j'ai continué à rester dans mon coin, (comme une conne ?). Que je continuerai toujours. Seulement, j'en souffre moins. Je suis une doublement rejetée et il faut que j'accepte les conséquences de mon choix. Que je vive avec. Que j'accepte que je ne suis pas une *connaisseuse*, un membre du clan pour une raison bien simple : je n'ai pas fait de réel effort. Je me suis concentrée sur autre chose. C'est pour ça que je n'y comprends presque rien, à la psychanalyse. Et c'est sans doute aussi pour ça que certains amis qui s'y intéressent, qui sont un peu éberlués par mon drôle de rapport à elle, me regardent toujours avec de grands yeux ronds quand je leur raconte mon histoire et finissent par me dire, attendris : Psst ! Mélika ! Réveille ! Il n'y a pas de clan ! Il n'y en a jamais eu !